

Script

Léo Bonneville, Maurice Elia and Martin Girard

Number 146, June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50399ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

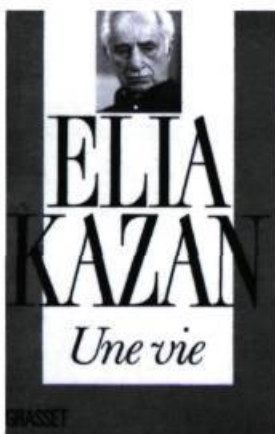
Cite this review

Bonneville, L., Elia, M. & Girard, M. (1990). Review of [Script]. *Séquences*, (146), 12–14.

UNE VIE

par Elia Kazan

À la fin de son autobiographie, Elia Kazan avoue qu'il a voulu, à l'exemple de Rousseau, dire tout de sa vie sans rien cacher. Comme je viens de lire *Les Confessions* de Jean-Jacques, je dois reconnaître qu'Elia Kazan est allé encore plus loin dans ses confidences que l'auteur de *l'Émile*. Il se dévoile sans scrupule comme sans



retenue. Je passerai rapidement sur sa vie sentimentale. Il a eu trois femmes et affirme que la première fut une sainte (sans doute!). Il a couru de nombreuses aventures amoureuses, car il prétend que c'est fatal dans une vie d'artiste. Venu très tôt de Constantinople en Amérique, il a gardé le complexe de l'émigré dont l'accent et l'aspect sont révélateurs. Il a toujours craint son père et l'a déçu vraiment quand il lui a déclaré qu'il allait devenir acteur. Il fait d'abord partie du Group Theatre fondé par Lee Strasberg en 1932, avant de créer lui-même l'Actor Studio en 1947, qu'il confiera précisément à Lee Strasberg. Il passe vite d'acteur à metteur en scène. Il travaille avec Arthur Miller et John Steinbeck et ne lésinera pas à leur faire retravailler leur texte et développer leurs personnages. Il est très exigeant avec les acteurs. Il a une grande admiration pour Marlon Brando qu'il considère comme le plus grand acteur de sa génération. Sur le plateau, Brando découvre

spontanément l'attitude à prendre, l'expression à fournir. Cela sourd naturellement de lui-même et Kazan n'a qu'à convenir. C'est génial. Il en dira presque autant de James Dean. C'est un acteur qui s'est confondu avec ses personnages dans *À l'est d'Eden* et dans *La Fureur de vivre*, mais qui a raté son interprétation dans *Géant*. Kazan prétend que «la seule base pour un film ou une pièce, c'est un personnage central en proie à un dilemme. Ce dilemme naît d'un double conflit entre ce personnage et lui-même, et entre l'auteur et son personnage. Le mot clé, c'est ambivalence. Ce qui fascine dans ce livre, ce sont les nombreuses analyses que Kazan fait de ses propres mises en scène. Il est intransigent et ne se ménage pas. D'ailleurs, il n'est jamais pleinement satisfait de ce qu'il fait. Fatigué de travailler pour les autres et d'être soumis à des scénarios étrangers, il décide de tourner sa propre histoire avec *America, America* et *L'Arrangement* d'après son propre roman. Finalement, c'est à l'écriture qu'il se livrera et cette autobiographie de huit cents pages révèle son talent de conteur. J'ajoute que Kazan ne néglige pas de raconter ce qui s'est passé devant la Commission des activités antiaméricaines en 1952. C'est une période pénible de sa vie. Toutefois, il ne livre pas le texte de son témoignage, bien qu'un jour quelqu'un (dit-il) lui a expédié par la poste une copie de sa déclaration. Bref, *Une vie* foisonne de détails et de commentaires sur une longue période de la vie théâtrale et cinématographique américaine. De plus, ce livre peut servir de leçon à tous ceux qui s'intéressent à la réalisation d'un film, y compris les scénaristes et les metteurs en scène.

Léo Bonneville

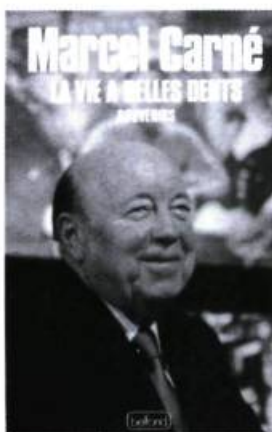
Grasset, Paris, 1989, 812 pages.

LA VIE À BELLES DENTS

par Marcel Carné

Comme la plupart des mémoires de gens de cinéma, celles de Marcel Carné suivent l'itinéraire de ses films. Mais ici, les anecdotes un peu triviales qui caractérisent ce genre d'ouvrages s'enrichissent de propos, de situations, de moments sur l'histoire du cinéma français du dernier quart de siècle. Les vingt-trois films de Carné en soixante ans de carrière viennent chacun à sa façon confirmer une histoire du cinéma qui n'est pas sans rebondissements et que vint bouleverser, dès 1959, les aventuriers délégués de la Nouvelle Vague.

Expliquant qu'il ne voulait pas commencer son recueil de



souvenirs par le rituel: Je suis né en..., Carné expose en quelques touches son enfance et son adolescence dans le quartier parisien des Batignolles, puis l'émerveillement devant le music-hall, les planches, et bientôt le cinéma. Il n'allait pas tarder à en faire (grâce à l'appui de Jacques Feyder) et son court métrage, *Nogent, Eldorado du dimanche*, le fait vite remarquer. Le reste est connu des amateurs: *Drôle de drame*, *Quai des brumes*, *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève*, bientôt suivi du fameux *Visiteurs du soir* qui le consacre grand metteur en scène. Après les cinquante-quatre semaines d'exclusivité parisienne des *Enfants du Paradis*, Carné se tourne vers la vie contemporaine, grâce au portrait réaliste qu'il en fait, toujours aidé de son ami,

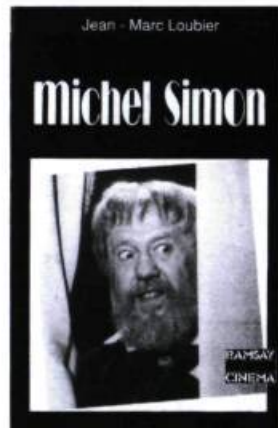
l'acteur Roland Lesaffre. La jeunesse est illustrée dans *Les Tricheurs* (qui fit connaître Jacques Charrier, Laurent Terzieff et Pascale Petit) et *Les Jeunes Loups*. Passionné, franc, ironique, ce livre se lit de bout en bout avec beaucoup de plaisir.

Maurice Elia

Belfond, Paris, 1989, 406 pages.

MICHEL SIMON
par Jean-Marc Loubier

Le sous-titre «roman d'un jouisseur» convient foncièrement à Michel Simon. Parti pour être boxeur et photographe, il a rencontré à Genève (où il est né) les Pitoëff qui l'ont «séduit» et qui l'ont introduit dans leur troupe. Il les suivra à Paris, malgré le peu de succès populaire des pièces de leur répertoire. En 1927, il commence à se composer une ménagerie: guenons, oiseaux, gazelles, lévrier, chiens, chats... De plus, il a la passion pour toutes sortes de collections: boîtes à musique, cartes postales, gravures, disques, avec un goût prononcé pour tout ce qui regarde l'érotisme. C'est dans *Six personnages en quête d'auteur* (Pirandello) qu'il connaît son premier succès. Puis ce sont *Siegfried*, *La Beauté du diable*, *Boudu sauvé des eaux...* avant qu'il se tourne vers le cinéma. Toute sa vie, Michel Simon sera partagé entre ces deux arts. Sans oublier son incursion dans la chanson, malgré une voix rauque. Il va jusqu'à fonder sa maison de production. Mais la compagnie de Michel Simon n'est pas toujours facile. Il s'empare facilement et fortement: avec Henry Bernstein, avec Marcel Achard à qui il accordera une gifle retentissante. Il se prend d'amitié pour Colette et ses chats. Michel Simon a joué dans plus de cent films et incarné des rôles dans une cinquantaine de pièces de théâtre. Il est venu au Canada chanter au Patriote. Le livre de Jean-Marc Loubier, bourré d'anecdotes, nous montre 12 cet homme frondeur, intraitable,



mythomane, imprévisible, obsédé par les femmes... bref un monstre sacré à la fois anarchiste et anticonformiste. Mais un acteur incomparable.

Léo Bonneville

Ramsay, Paris, 1989, 452 pages.

LE CINÉMA
POLONAIS
par Jacek Fuksiewicz

Ce qui ressort de ce livre riche en détails, c'est le romantisme des cinéastes. Le cinéma de l'après-guerre a toujours été défini en prenant pour critère les films du néo-réalisme italien, ou les quelques films poétiques français, films noirs ou dits «sociaux», tandis qu'en Pologne, la culture, toujours dominée par des débats sociaux, moraux, civiques ou historiques, a eu tendance à se créer une nouvelle tradition artistique, celle d'un romantisme retrouvé que les artistes ont exploré, exploité, dans leurs livres, sur les planches et à l'écran.

Le livre de Jacek Fuksiewicz (réalisateur, producteur de télévision, critique, professeur de cinéma et auteur de plusieurs ouvrages) met constamment en lumière cette vision passionnée des cinéastes polonais, vision qui, même dans l'horreur, la peur et l'indigence, se manifeste par une



passion dévorante pour la chose écrite, mise en musique ou filmée. La vitalité du cinéma polonais vient de cet aspect unique qui lui donne son ampleur et sa dynamique. Un dictionnaire (trente cinéastes polonais) vient enruber le tout, en donnant la biofilmographie de metteurs en scène clefs. Un post-scriptum d'une grande utilité mentionne des réalisateurs débutants (Waldemar Dziki, Robert Gliński, Marek Kotarski) qui ne tarderont pas à laisser leur marque.

Maurice Elia

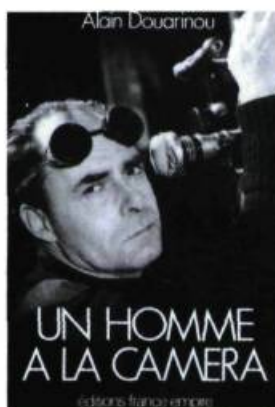
Les Éditions du Cerf, Paris, 1989, 200 pages.

UN HOMME À LA CAMÉRA

par Alain Douarinou

Le titre dit bien ce que fut Alain Douarinou. C'est en trouvant Jean Renoir à la N.R.F., en train de préparer le scénario de *Madame Bovary*, que Douarinou va rencontrer, son cousin, Claude Renoir et devenir son assistant à la caméra. Alors commence une longue carrière et ce sont des souvenirs que révèle ce livre. Douarinou va tourner *Mon père avait raison* où Sacha Guitry tient à se faire appeler maître sur le plateau. Après la guerre, c'est *La Symphonie pastorale* d'après l'œuvre d'André Gide avec, pour metteur en scène, Jean Delannoy que l'on surnomme Bobo la tête, à cause du volume de son crâne et

de sa bouche. Tournant *Le Silence est d'or*, il constate que René Clair est porté à la fantaisie, à l'humour et à la plaisanterie. De Max Ophüls avec qui il a travaillé pour *La Ronde*, il observe que le cinéaste a tendance à dissimuler ses acteurs derrière des éléments de décor. Ophüls lui explique que lorsque le spectateur est obligé de faire un effort pour voir le comédien, il est amené à accorder davantage d'attention au texte et à la situation dramatique. Savez-vous qu'Alain Douarinou a tourné, à Épinay, des



raccords pour un film burlesque intitulé *L'Opinion publique* et en scène par... Robert Bresson? Ce film n'a jamais figuré dans les catalogues, peut-être n'est-il jamais sorti dans les salles. Alain Douarinou parle encore des cinéastes français Christian-Jaque, René Clément, Robert Hossein, Louis Malle, Claude Chabrol, Gérard Oury. C'est dire qu'*Un homme à la caméra* est un livre savoureux à lire.

Léo Bonneville

Éditions France-Empire, Paris, 1989, 250 pages.

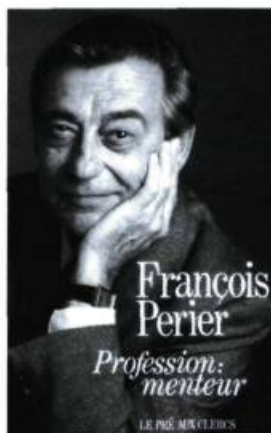
PROFESSION MENTEUR

par François Perier

Enfant, il livrait le vin que préparait sa mère dans sa boutique

(joliment appelée Les Caves du viaduc). Enfant, il était le petit gars «à qui on ne la fait pas», débrouillard, galopin, et surtout, avant tout: menteur. La comédie, François Perier l'avait dans l'âme. Pendant cinquante ans, au cinéma autant qu'au théâtre, il a menti. Au grand plaisir de ses admirateurs, même de ses proches.

Perier est un grand de la scène, avant d'être un grand du cinéma. Et les personnes qu'il a rencontrées dans sa vie étaient beaucoup plus des personnages que des gens de tous les jours: Louis Juvet, Jean-Paul Sartre, Simone Signoret... Au théâtre, depuis son rôle dans «Les Jours heureux» (Prix Réjane, 1938) jusqu'à «Mort d'un commis-voyageur» (1988); au cinéma, depuis son petit rôle dans *Hôtel du Nord* (1938) jusqu'au fameux *Soigne ta droite* (1988, de Jean-Luc Godard), François Perier n'a pas rechigné sur ses personnages, donnant toujours le meilleur de lui-même, en sachant toujours ce qu'il faisait — c'est un trait important de sa personnalité.



Ne pas oublier que le militantisme de François Perier n'a jamais décliné au fil des années: défenseur des Noirs d'Afrique du Sud, des enfants du Viêt-nam, des torturés de la CIA, des premiers

dissidents soviétiques, on le voyait constamment défilier, avec Yves Montand et Simone Signoret, devant le consulat d'une dictature détestée. Un acteur à la probité exemplaire, mais aussi un homme aux grandes idées.

Maurice Elia

Belfond-Le Pré aux Clercs, Paris, 1990, 310 pages.

L'OÏL INTERMINABLE

Cinéma et Peinture

par Jacques Aumont

Ceux qui aiment réfléchir sur le cinéma en tant qu'art auront intérêt à lire ce livre. En différents chapitres, l'auteur traite de certains points constitutifs d'un film. Au tout début, il montre que Lumière (l'inventeur du cinématographe) est le dernier peintre impressionniste, en ce sens qu'on retrouve dans ses films un certain *sfumato* qui conviendrait mieux à «atmosphérisme» qu'à impressionnisme. D'autre part, il observe que le montage, par le changement brusque en général au cinéma, a été l'une des plus grandes violences jamais faites à la perception «naturelle». Dans l'article *L'Oeil variable*, il affirme que l'œil cinématographique s'est éloigné, mais pour mieux filmer de près. Jacques Aumont étudie avec un soin attentif l'espace, la lumière, la couleur, l'expression. Il va sans dire que ces différents traités sont illustrés par des exemples tirés de tableaux et de films. Le livre se termine sur *Godard peintre ou l'avant-dernier artiste*, en scrutant *Passion* et *Pierrot le fou*. C'est dire que ce livre est une riche étude sur divers aspects artistiques d'un film et ses coïncidences avec la peinture.

Léo Bonneville

Librairie Séguier, Paris, 1989, 280 pages.

MARIE DE KERSTRAT

L'aristocrate du cinématographe

par Serge Duigou et Germain Lacasse

Le premier est Breton et le second Québécois. Tous deux ont fouillé les archives du cinéma pour faire la connaissance d'une comtesse et de son fils: Marie de Kerstrat et le vicomte Henry d'Hauterives. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est que ces deux Français débarquent à Montréal, le 17 octobre 1897 pour une tournée de conférences... cinématographiques. Le fils a 28 ans et la mère 56 ans. Leur cinéma



s'appelle Historiographe Cie et les films viennent de Lyon (donc des frères Lumière). Il s'agit de petits films de dix minutes et surtout d'une vie de Jésus en plusieurs tableaux. Les deux forains parcourent la province et touchent même Ottawa, alors que le vicomte apporte sa voix à la pellicule. Femme étonnante, Marie de Kerstrat va ouvrir un cinéma sur la 6e avenue à New York et étonnera les visiteurs de l'Exposition universelle de Saint-Louis (Missouri, 1904). C'est dire, pour nous, tout l'intérêt de ce petit livre d'une saga cinématographique.

Léo Bonneville

Bessac, Paris, 1987, 144 pages.

GRIFFITH

sous la direction de Jean Mottet



On cherchera en vain un livre consacré à David Wark Griffith par un auteur francophone. C'est pourquoi les études axées sur l'œuvre de Griffith, lors du colloque tenu à l'Université de Paris I-Pathéon-Sorbonne, du 24 au 27 janvier 1983, sont les bienvenues. Les communications sont réparties sous quatre chefs: les précurseurs, la place de Griffith dans le l'historie du cinéma, les représentations de l'histoire chez Griffith et l'écriture chez Griffith. Le livre s'ouvre par un exposé de Jean Mitry sur Griffith et les débuts du langage cinématographique. En parcourant ces vingt-deux textes, on peut se rendre compte, comme le remarque Jean Mottet dans son avant-propos, d'une «redéfinition des tâches, des objectifs et des méthodes de l'historien et du théoricien des images et des sons.» Un livre qui ne manque pas de susciter de l'intérêt pour le cinéma des premiers temps.

Martin Girard

Ramsay, Paris, 1989, 334 pages

REGARDS SUR LE CINÉMA NÉGRO-AFRICAIN

par André Gardies et Pierre Haffner

Dans un dialogue d'ouverture, les deux auteurs expliquent leurs démarches. Par une analyse de l'intérieur, Gardies confirme les hypothèses de Haffner et ce dernier, de l'extérieur, développe les prolongements. L'ensemble est constitué d'articles que les auteurs ont distribués sous divers chefs. Si certains textes étudient des points particuliers comme les enjeux esthétiques de la parole ou encore recherchent une identité nationale ou continentale, d'autres s'attachent à des essais d'analyse comparée ou de situation d'un cinéma national. Pour rendre leur approche plus concrète, les auteurs examinent certains films pour chercher soit l'ambivalence comme fondement du récit ou du montage



comme fondement de la cohérence textuelle. C'est dire que cette lecture est une percée importante dans le monde du cinéma africain.

Léo Bonneville

Éditions OCIC, Bruxelles, 1987, 234 pages.

LA GRANDE ALLURE

1. De Saint-Malo à Bonavista
2. De Bonavista à Québec
par Pierre Perrault

Le 27 mai 1984, Pierre Perrault

PIERRE PERRAULT
La grande allure1. De Saint-Malo à Bonavista
RÉCIT DE VOYAGE

quittait Saint-Malo sur le voilier *Blanchon* pour venir «découvrir» le Saint-Laurent. Il avait avec lui neuf personnes: un équipage breton et trois Québécois, le poète Michel Garneau, le cameraman Martin Leclerc et le préposé à l'astrolabe, Jean Gagné. Ce voyage a été filmé et c'est ce récit que nous restituons ces deux livres. Le texte donne les dialogues du film, doublés de commentaires, de réflexions, de descriptions de Pierre Perrault. Pour clore le deuxième tome, une postface intitulée *Le Territoire de l'âme*, où l'on retrouve le Pierre Perrault nostalgique, rêveur... De nombreuses photos rappellent cette audacieuse odyssée.

Léo Bonneville

L'Hexagone, Montréal, 1989, 330 pages et 394 pages.

THÉO ANGELOPOULOS
par Michel Ciment et Hélène Tierchant

Théo Angelopoulos a toujours eu une grande admiration pour deux cinéastes célèbres pour leur mise en scène: Mizoguchi et Antonioni. Cela explique considérablement l'œuvre de Théo Angelopoulos. Pour Michel Ciment, Angelopoulos c'est avant tout deux yeux. Si les films de ce cinéaste grec sont truffés d'allusions personnelles (particulièrement à son père), ils ne sont pas autobiographiques. Angelopoulos n'est pas seulement le poète de la réalité journalière de sa terre

THEO ANGELOPOULOS

MICHEL CIMENT ET HÉLÈNE TIERCHANT



natale, il l'est aussi de sa culture. On trouve cela aisément dans les huit films qu'il a donnés à ce jour. Hélène Tierchant examine chacun de ces films et, dans la seconde partie, Michel Ciment livre les interviews qu'il a déjà données à la revue *Positif*. Une filmographie détaillée complète le livre.

Léo Bonneville

Edilig, Paris, 1989, 166 pages.

REGARDS SUR LA GUERRE ET LA PAIX
par Annie Bourret et Erik Poole

Il s'agit d'une filmographie critique en langue française. Elle couvre «une vaste gamme de sujets liés au phénomène de la guerre et du désarmement». Chaque document est accompagné d'un résumé. Souvent les auteurs indiquent son emploi pédagogique, des pistes de discussion et le public cible. Dans les 143 films retenus, on compte aussi bien des



films d'animation que des documentaires et des témoignages. On y trouve même des films de fiction. L'ouvrage se complète d'un lexique, d'une liste des distributeurs, d'un index des titres et d'un index des sujets.

Léo Bonneville

Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1989, 104 pages

AUTANT EN EMPORTE LE VENT
par Roland Flamini

L'histoire de la production de ce film est en elle-même tout un roman. Depuis l'achat des droits à l'écrivain Margaret Mitchell en 1936, jusqu'à la sortie du film en



1939, que d'événements inattendus! L'auteur a fouillé les chroniques de l'époque pour rapporter comment ce film a vu le jour. Cela va du choix successif de trois metteurs en scène à la sélection des acteurs(trices). Que de péripéties lors du tournage, de la construction des décors, de la fabrication des effets spéciaux et de l'emploi de milliers de figurants. Une production époustouflante que Roland Flamini rapporte avec force détails et maints échos. Un livre illustré de trente-deux photos qui traduisent la frénésie d'une production exceptionnelle.

Léo Bonneville

Intrinsèque, Laval, 1989, 188 pages.